

Cin-écrits

La perte et le lien. Entretiens sur le cinéma, la culture et la société. Simon Gallero rencontre Bernard Émond, Éd. Médiaspaul, 2009, 174 pages

Marie-Claude Loiselle

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loiselle, M.-C. (2009). Cin-écrits / *La perte et le lien*. Entretiens sur le cinéma, la culture et la société. Simon Gallero rencontre Bernard Émond, Éd. Médiaspaul, 2009, 174 pages. *24 images*, (145), 39–39.



LA PERTE ET LE LIEN. ENTRETIENS SUR LE CINÉMA, LA CULTURE ET LA SOCIÉTÉ

Simon Galiero rencontre Bernard Émond, Éd. Médiaspaul, 2009, 174 pages

Lectrice : Marie-Claude Loiselle

Se pencher sur le parcours de Bernard Émond et s'engager avec lui au cœur de la réflexion qu'il poursuit depuis de nombreuses années sur la société québécoise contemporaine, c'est aller à la rencontre d'une pensée imperméable à l'air du temps, nuancée, sans cesse avivée par une ardente tension morale. Ainsi, la sortie simultanée de *La donation* et de ce livre d'entretiens réalisés au printemps 2009 par le jeune cinéaste Simon Galiero (réalisateur de *Nuages sur la ville*, qui prenait l'affiche le 27 novembre dernier) offre l'occasion de saisir avec plus de justesse le sens de la démarche d'un artiste et d'un intellectuel à laquelle les médias n'ont souvent fait écho que de façon fragmentaire (et souvent dénaturée).

Découvrant le parcours du cinéaste, ses années de formation (notamment dans le Grand Nord), ses sources d'inspiration (Rossellini, Pasolini, Orwell, Vadeboncoeur, Péguy, Bernanos) et son amour de la littérature, Galiero consacrera un des trois entretiens à la trilogie que *La donation* vient de clore, à sa vision de la mise en scène et de la direction d'acteurs, caractérisée, comme on le sait, par une « esthétique du dépouillement » préservée de toute virtuosité. Ce qu'Émond recherche, c'est « le maximum d'expression dans le minimum d'encombrement », comme il l'exprime lui-même, qui dit essayer avant tout de saisir la vérité des visages et d'accéder à ce qui se cache derrière les choses. Il envisage ainsi son travail comme un outil d'exploration qui exige une grande attention au monde. Cette exigence va de pair avec une idée qui reviendra tout au long de ces entretiens : l'importance de *sortir de soi*, d'aller à la rencontre de ce qui n'est pas nous. Or sortir de soi, c'est aussi accepter de se laisser

ébranler, accepter que quelque chose nous dépasse, de la même façon que face à un roman, à une œuvre d'art, il faut savoir « se laisser pénétrer par quelque chose que je ne comprends pas ». Si Bernard Émond manifeste une grande admiration pour le documentaire, c'est entre autres choses qu'il voit dans cet art une formidable manière pour celui qui le pratique de sortir de son milieu d'origine et d'aller à la rencontre de gens qui vivent de façon radicalement différente de la sienne, de la nôtre.

Le cinéaste explique par ailleurs que, bien qu'habité par le sentiment tragique de la perte infligée par la société contemporaine, il en est venu à désirer témoigner de ce qui éloigne l'être humain de cette uniformisation écrasante des modes de vie engendrée par la culture de masse et le consumérisme actuel, de ce qui résiste à l'individualisme et à la destruction des liens sociaux, lui qui ne cesse de s'interroger, un peu comme l'avait fait Pasolini dans ses *Écrits corsaires*, sur ce que représentent les particularités culturelles d'une nation, qui fondent le principe même d'une collectivité. Tout comme Pasolini, Émond insiste sur la tragédie que constitue la disparition des cultures paysannes et populaires qui, alors qu'elles avaient mis des siècles à se construire, ont été englouties à une vitesse fulgurante par l'idéologie hédoniste de la société de consommation. C'est contre cette acculturation que se dresse Bernard Émond, se gardant bien pourtant de faire aveuglément une apologie de la culture traditionnelle qui, comme il le rappelle, a comporté elle aussi son lot de conformismes et incité à un repli sur soi. Il s'agit avant tout de recevoir l'héritage que nous ont laissé ceux qui nous ont précédés, de saisir ce qu'il comporte de richesse unique afin de pouvoir ensuite, ayant reconnu cette filiation, devenir nous-mêmes les passeurs de ce qui nous a été légué. Parlant aussi d'une tradition catholique qu'il revendique comme sienne, il souligne qu'« il faut que je connaisse cette histoire, non seulement pour que je puisse transmettre ce qui m'a fait, mais en même temps, pour que je puisse prendre la mesure de cette libération qui a beau-

coup d'aspects positifs ». Cette libération ne doit pas se confondre avec la liberté illusoire procurée par la multiplication des « identités parcellaires concurrentes et parfois agressives » qui finissent par s'opposer les unes aux autres jusqu'à nous faire perdre de vue l'idée de « bien commun ».

Bernard Émond a souvent affirmé être non croyant, ce qu'il distingue très nettement de l'athéisme, lui qui laisse une si grande place, dans ses films aussi bien que dans son rapport à ce qui l'entoure, à ce qui est plus grand que lui, qui le dépasse, au mystère du monde. Il faut savoir écouter ce que signifie sa défense du patrimoine chrétien dans l'histoire du Québec, héritage deux fois millénaire qu'il dit aborder comme « un ensemble de métaphores qui m'aident à penser le monde contemporain », soulignant que ce qu'il retrouve dans cet héritage, c'est « tout comme dans l'héritage marxien, l'idée d'une révolte nécessaire et d'une véritable radicalité, d'aller à la racine des choses ». Il se reconnaît également une dette à l'égard de l'éducation catholique qu'il a reçue, « où l'amour du prochain était plus importante que la peur du péché », voyant là une des valeurs fondamentales qu'il travaille à préserver, rappelant que reconnaître l'autre, son humanité, c'est cesser d'être seul. Il insistera ainsi à maintes reprises sur la nécessité de rétablir tous les liens rompus : entre les générations, entre les hommes et les femmes, entre les différentes classes de la société, tous ces liens sociaux que le néolibéralisme s'applique à détruire en favorisant l'individualisme le plus exacerbé, en mettant à mal toutes les singularités culturelles. Ainsi, cette idée de lien apparaît comme l'idée maîtresse de la pensée de Bernard Émond, celle qui ouvre la voie à l'espoir, et qui, en rejoignant la notion de bien commun, nous rappelle qu'une société ne peut exister que fondée sur un principe de collectivité et de solidarité. Le regard sur le monde qui se déploie dans ces trois entretiens, et que l'on ne peut que gagner à découvrir ainsi, dans toute sa cohérence, nous touche d'autant plus qu'il est porté par beaucoup de sensibilité, mais surtout par la plus grande humilité. 📖